

La critique de Potebnja dans les travaux de Boris Engel'gardt

Serge ZENKINE (Sergej ZENKIN)
RGGU, Moscou

Résumé : Critique littéraire, esthéticien et traducteur, Boris Mixajlovič Engel'gardt (1887-1942) a écrit dans les années 1920 deux longs articles contenant une révision méthodologique de la théorie d'Alexandre Potebnja ; ces textes n'ont été publiés que bien après la mort de l'auteur. Montrant un exemple de critique profonde, exigeante et intelligente, Engel'gardt effectue quatre gestes intellectuels à l'égard de Potebnja : 1) il le localise sur la carte méthodologique comme un représentant du «psychologisme gnoséologique», 2) il substitue à la notion psychologique d'«image» usitée par Potebnja, celle de «symbole», lequel a une expression externe et sert aux fins communicationnelles et cognitives, 3) en parlant de la théorie de l'art poétique, il distingue les notions de «pensée» et «connaissance», confondues chez Potebnja, et définit la poésie comme une forme de pensée autosuffisante et non-cognitive, 4) il révisé la typologie historique de la culture verbale esquissée chez Potebnja, et il y décèle un progrès (et non un déclin) de la poéticité d'une langue à mesure que celle-ci acquiert un fonds de termes non poétiques.

Mots-clés : Potebnja, Engel'gardt, méthodologie, théorie du langage, esthétique.

Boris Mixajlovič Engel'gardt (1887-1942) fut un critique littéraire, esthéticien et traducteur, fils et petit-fils de deux publicistes russes de tendance démocratique, Aleksandr Nikolaevič et Mixail Aleksandrovič Engel'gardt. Dans les années 1920, il enseigna à Pétrograd, à l'Institut d'histoire de l'art. Son activité scientifique fut interrompue en 1930 par une arrestation suivie d'exil, et bien que deux ans plus tard Engel'gardt sût rentrer à Léningrad, il ne reprit plus jamais ses recherches, en travaillant désormais seulement comme un traducteur. En hiver 1942, il tomba comme l'une des innombrables victimes du blocus de Léningrad. L'orientaliste A.N. Boldyrev mentionne dans son journal que dans un seul appartement, l'un après l'autre durant quelques jours, moururent de faim et de maladies d'abord Boris Engel'gardt lui-même, puis son ami, un traducteur éminent Adrian Frankovskij, et finalement son épouse Lydia Andrievskaja, philologue et femme de lettres (cf. Boldyrev 1998, p. 56-57).

Dans les années 1920, Engel'gardt fit paraître deux monographies de théorie littéraire, consacrés aux courants principaux de la philologie russe : *Alexandre Nikolaevič Veselovskij* (Engel'gardt 1924) et *La Méthode formelle dans l'histoire littéraire* (Engel'gardt 1927). Il dû vouloir faire un ouvrage du même genre sur Aleksandr Potebnja et sur le courant potebnien dans la science, mais finalement n'écrivit que deux articles longs et substantiels : «La théorie linguistique de Potebnja dans son rapport à l'histoire littéraire» (conférence à l'Institut d'histoire de l'art, printemps 1921) et «La théorie de la culture verbale dans le système linguistique de Potebnja» (préface à une réédition non réalisée des *Notes sur la théorie de la langue et de la littérature*, la date exacte est inconnue). Les deux textes demeurèrent inédits et ne virent le jour qu'en 2005, dans un recueil de travaux d'Engel'gardt *Phénoménologie et théorie de la langue et de la culture verbale* (Engel'gardt 2005). Ils constituent l'objet de notre analyse.

Les deux articles exposent à peu près les mêmes idées, dans un ordre différent et en variant quelques formulations et notions. Ainsi par exemple, l'opposition potebnienne des mots à forme interne sensible et réduite (oubliée) est formulée dans le premier texte comme celle des «mots-signes» et «mots-termes» (Engel'gardt 2005, p. 73), et dans le second texte, comme celle des «mots-symboles» et «mots-signes» (Engel'gardt 2005, p. 119). (On notera tout de suite que pas un seul de ces couples conceptuels ne contient le «mot-image», un terme qui serait le plus proche à l'esprit de Potebnja). Bien que le mot *signe* ait changé de place et de sens dans cette redéfinition, la structure générale des idées d'Engel'gardt est restée inchangée, ce qui permet d'analyser ses deux articles comme un seul texte.

À l'égard de Potebnja, Engel'gardt accomplit quatre gestes critiques.

1. Premier geste : localisation méthodologique. Engel'gardt commence par définir la place de Potebnja comme représentant principal d'un des «grands systèmes méthodologiques» (Engel'gardt 2005, p. 59) en philolo-

gie russe, dont le second est représenté par Aleksandr Veselovskij. Ces deux systèmes sont le «psychologisme gnoséologique» et l'«évolutionnisme historique» (Engel'gardt 2005, p. 59). On devine dans leur opposition celle qui sera à l'œuvre dans *Marxisme et philosophie du langage* de Valentin Vološinov (Vološinov 1929), distinguant le «subjectivisme individualiste» et «l'objectivisme abstrait». En effet, voilà ce que dit Engel'gardt de la méthode de Potebnja :

Pour Potebnja, le langage comme objet de connaissance scientifique n'est pas un système de formes constantes phonétiques, morphologiques, syntaxiques etc., mais un processus vivant de pensée verbale, d'énonciation extérieure, de communication et surtout d'élucidation intérieure de la pensée, de son objectivation dans le mot et à l'aide du mot. Le mot lui-même n'est pas un signe immobile et figé, étudié habituellement presque comme un phénomène objectif de la réalité extérieure, telle une pièce de monnaie ou un autre monument de la culture matérielle, - mais un *acte de conscience* spécifique, destiné à objectiver, décomposer et mettre en forme les contenus d'expérience qu'il s'agit de connaître. Pour Potebnja, il n'y a pas de mot qu'au moment de son fonctionnement, de sa vie réelle, quand il s'allume et brille dans l'activité sans fatigue d'une conscience particulière. (Engel'gardt 2005, p. 102)

La tendance contraire se manifeste dans la poétique historique de Veselovskij, basée sur la «méthode projective» :

L'essence de cette méthode consiste en ce que les phénomènes se déroulant dans une conscience individuelle sont projetés en dehors d'elle et considérés comme quelque chose qui lui est extérieure, qui existe par elle-même et qui a ses causalités immédiates, non médiatisées par les rapports spatio-temporels entre les consciences individuelles. (Engel'gardt 2005, p. 60)

Même si la poétique de Veselovskij, d'abord, n'est pas une linguistique mais bien une poétique n'étudiant pas le langage mais l'art verbal, et puis qu'elle est une poétique historique recherchant des explications causales et diachroniques et non systémiques et synchroniques, - néanmoins l'opposition Potebnja/Veselovskij chez Engel'gardt est pour l'essentiel homologue à l'opposition Saussure/Vossler chez Vološinov¹. On met d'un côté l'étude des faits linguistiques/littéraires dans le cadre d'un acte concret de langage et, de l'autre côté, leur étude à travers des structures plus ou moins abstraites, détachées des consciences individuelles ; pour le discours littéraire ce seront par exemple les genres, les figures voire l'œuvre entière considérée en elle-même, indépendamment de sa production et perception (ce que plus tard on devait appeler le «texte»).

De même que Vološinov après lui, Engel'gardt finit par donner la préférence à la première méthode, visant à connaître le «processus vivant

¹ Ce qui n'empêche pas d'ailleurs Engel'gardt de citer ensemble Saussure et Vossler comme deux grands théoriciens de la linguistique (Engel'gardt 2005, p. 99).

de pensée verbale», la «vie réelle» du langage. Il approuve Potebnja dans sa vision concrète et dynamique des faits verbaux :

Dans les sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*), la recherche d'une perception complètement concrète, d'une observation tout à fait immédiate aboutit inévitablement à considérer systématiquement les objets dans l'acte de leur devenir, non comme des grandeurs statiques et immobiles mais comme des processus fluides, qui se passent dans le temps d'activité de l'esprit humain. (Engel'gardt 2005, p. 101)

En soulignant la vision dynamique du langage chez Potebnja, Engel'gardt tout naturellement met en relation celui-ci avec Humboldt. Il est vrai que leur parenté se limite au caractère «concret» de la théorie potebnienne : si le théoricien allemand réfléchissait sur la forme interne de la *langue* comme phénomène national, Potebnja se concentrait sur «les processus de création dans la conscience individuelle» (Engel'gardt 2005, p. 63), en particulier sur la forme interne d'un mot.

2. Deuxième geste critique : de l'image au symbole. Comme on l'a déjà dit, en exposant la théorie potebnienne du mot Engel'gardt exclut de ses oppositions conceptuelles la notion d'*image*. D'une manière générale il évite de mettre celle-ci dans une position importante. Ce n'est pas qu'il passe sous silence l'idée d'image sensiblement perceptible, visible. Ainsi, il dit, toujours en exposant Potebnja :

Ainsi, la pensée en mots-termes se caractérise d'une abstraction d'autant plus grande que les termes sont plus parfaits. Au contraire, la pensée en mots-signes se distingue toujours par son caractère ostensible. En ce sens elle se rapproche bien davantage de l'idéal de connaissance vivante dont rêvent ceux que la pensée conceptuelle ne satisfait pas. L'idée semble y adhérer intimement à son objet, l'embrasser plus complètement et plus immédiatement que dans le concept où un «schème» s'interpose entre l'objet et l'idée et où notre attention se concentre sur ce schème, tandis que la forme interne – un *signe servant de désignation, de symbole* d'une représentation individuelle – a en lui-même déjà le pouvoir d'attirer l'attention dans le champ d'activité de la pensée. (Engel'gardt 2005, p. 74)

Il est important toutefois que finalement ce «caractère visible» ne produit pas une *image* mais un *symbole*, c'est-à-dire un objet signifiant plutôt que visible. Pour décrire l'évolution de la forme interne d'un mot en devenir et les acceptions successives de ce dernier, Engel'gardt évite encore, sauf de rares exceptions, la notion d'image qui renverrait à une représentation totale, et il opère davantage avec des catégories partielles et analytiques, comme les «traits» (sémantiques). Il est vrai que Potebnja a utilisé les mêmes catégories dans *La pensée et le langage*, on rencontre même chez lui le «symbolisme» de la langue ; mais il les accompagne d'un renvoi à l'image sensible tandis qu'Engel'gardt tout doucement, par la simple sous-

traction de ces références, fait basculer la théorie potebnienne vers la sémantique analytique.

Potebnja ne connaît pas d'«œuvre» à parties composantes. Pour lui, elle est toujours un acte total de création dans son déroulement successif, dans ses moments temporels ; de sorte qu'en transposant ses déterminations particulières (les notions de métaphore, de fable, etc.) du plan dynamique au plan esthétique, en traitant par exemple l'idée, l'image, le contenu d'une œuvre poétique comme des «éléments», on réduit ses conceptions aux banalités plates des manuels scolaires des «lettres». (Engel'gardt 2005, p. 102)

Quant à lui, Engel'gardt n'emploie la notion d'image que par rapport aux œuvres littéraires (comme dans le passage qu'on vient de citer), c'est-à-dire dans un sens esthétique (si vague soit-il), et non généralement psychologique :

À la représentation dans un mot, correspond l'image (ou un ensemble d'images) dans une œuvre poétique. (Engel'gardt 2005, p. 110)

Et même s'il mentionne une «image dans le mot», en principe non-littéraire, celle-ci est immédiatement réduite à la notion plus moderne de «signe» ou de «symbole» :

On peut donner à l'image poétique les mêmes noms qui conviennent à l'image dans le mot, à savoir signe, symbole (d'où est tirée la représentation), forme interne. (Engel'gardt 2005, p. 110)

On saisit sans peine la différence des deux notions : leurs objets s'opposent comme le dedans / le dehors. L'image mentale renvoie aux processus psychiques de réaction, en particulier cognitive, aux stimuli reçus, et le symbole ou le signe, qui sont extériorisés, aux processus de communication sociale et en particulier littéraire, qui transmet des vécus esthétiques. La situation type, examinée par Potebnja et dans laquelle se forme un mot, c'est une situation psychologique : la rencontre entre un individu et un stimulus extérieur. Je me trouve en face de quelque chose d'inconnu et je cherche à me l'approprier : je le perçois, je le mets en rapport avec d'autres perceptions (c'est l'aperception), je tâche de lui assigner un sens ; c'est à quoi me sert l'image sur la base de laquelle se crée ou se choisit un mot expliquant l'objet. Engel'gardt, lui, d'une part reprend à Potebnja l'idée d'étudier le mot dans le cadre d'une conscience individuelle (et non dans une perspective trans-individuelle, comme le fait la poétique comparée de Veselovskij), et accepte donc l'approche psychologique ; mais d'autre part il limite celle-ci en renonçant à la notion omnexplicative d'image et en cernant un domaine spécifique de la culture verbale là seulement où il y a de véritables images, des images intentionnelles, esthétiques, produites par l'art, et non spontanément mentales.

Ici, l'on passe à son troisième geste critique.

3. Troisième geste critique : distinction entre la pensée et la connaissance. Le moment le plus fort et le plus manifeste de la critique de Potebnja par Engel'gardt tient à l'emploi esthétique du mot. Là, Engel'gardt suit d'une manière particulièrement claire sa méthode de spécification disciplinaire², qui l'apparente à la philosophie néo-kantienne et en même temps aux tâches empiriques de l'école formelle russe dans la critique littéraire dont il rencontrait les membres à l'Institut d'histoire de l'art. Celles-ci impliquaient une critique du psychologisme : et Engel'gardt lui aussi reconnaît la nécessité de sortir du cadre d'introspection psychologique, de «faire passer l'œuvre d'art de la sphère de perception immédiate au système d'une série correspondante des choses déterminées» (Engel'gardt 2005, p. 29, fragment manuscrit des années 1920 «Introduction à la théorie de la culture verbale»).

Comme on vient de le dire, la situation fondamentale étudiée par Potebnja et notée par son critique, est la réaction d'appropriation d'un objet inconnu par le sujet. D'où vient, chez Potebnja, d'abord le psychologisme (tout se passe dans la vie mentale de l'individu) et puis le gnoséologisme, c'est-à-dire une attention particulière au moment de cognition :

La confluence des deux tendances produit ce qu'on peut appeler le psychologisme gnoséologique dans le traitement des problèmes linguistiques. On étudie le mot comme un facteur de connaissance, et on interprète celle-ci sur un plan purement psychologique. (Engel'gardt 2005, p. 67)

Par son sens et par sa forme, le «psychologisme gnoséologique» rappelle encore une fois «le subjectivisme individualiste» défini par Vološinov, mais il met l'accent sur le moment cognitif non mentionné chez ce dernier. Un peu plus haut Engel'gardt a déjà formulé son idée d'une manière énergique :

Pour Potebnja, *l'esprit* est une «activité consciente» présupposant des concepts, c'est-à-dire une activité dirigée vers la connaissance. Par ailleurs, il n'a pas compris assez précisément la différence entre les termes *pensée* et *connaissance* (Engel'gardt 2005, p. 67).

Or, et c'est un point d'appui de la critique déployée par Engel'gardt, c'est précisément dans l'œuvre poétique que l'équation de la pensée et de la connaissance cesse d'être opérationnelle³. S'opposant implicitement à la

² «Esthétique» et «spécification» semblent des notions solidaires chez Engel'gardt. L'esthétique est destinée à distinguer l'art des autres formes de culture qui n'en relèvent pas. «Ici nous atteignons les limites que la pensée de Potebnja, liée par les traditions, n'a pas su franchir. Au-delà d'elles, il fallait introduire un coefficient esthétique. Ce n'est qu'à son aide qu'une spécification précise de la poésie comme art, opposé au mythe, à la religion et à la science, est possible» (Engel'gardt 2005, p. 112).

³ Selon Engel'gardt, la problématique cognitive est déplacée même en linguistique : «... strictement parlant, la linguistique ignore, doit ignorer ce problème : pour elle, la structure symbolique du mot tient à un rapport spécifique entre le son et la signification, et non

tradition hégélienne et marxiste dans l'esthétique, Engel'gardt soutient à la manière kantienne le caractère désintéressé, et en particulier non cognitif de l'expérience esthétique, tout en subsumant cette dernière sous la catégorie globale de *pensée*. Ce n'est qu'à cet objet général qu'il consent à rapporter la science psychologique, qu'il distingue de la gnoséologie, une discipline plus particulière et occupée uniquement des lois de la connaissance :

... *pensée* est un terme psychologique, tandis que *connaissance* est un terme de gnoséologie et de logique. (Engel'gardt 2005, p. 67)

La poésie, comme un art verbal, est traitée par la «psychologie» au sens large du terme, mais elle ne relève pas de la gnoséologie ; son but n'est pas la connaissance, et elle fait l'objet d'une autre discipline particulière : l'esthétique.

La poésie est une forme de pensée verbale. On ne peut pas le contester. Mais la poésie a un caractère esthétique. La poésie est donc une forme de pensée verbale où la pensée vaut pour elle-même comme pensée, en dehors des objectifs cognitifs qu'on lui pose, là où elle est un jeu gratuit. (Engel'gardt 2005, p. 83)

L'idée d'une pensée improductive, sans résultats cognitifs, s'est répandue dans la philosophie du XXème siècle, par exemple chez Heidegger ; mais au début des années 20 Engel'gardt ne pouvait guère connaître ses conceptualisations. Il les anticipe en admettant la possibilité d'une telle pensée au moins dans l'œuvre d'art. Du même coup il pose à la pensée des tâches non seulement cognitives, mais créatrices ; prises ensemble, ces tâches forment la culture :

...inévitablement, sa théorie du langage [il s'agit de Potebnja] n'amenait pas à une théorie et à une histoire de la connaissance, mais à une philosophie de la *culture*, dans la mesure que cette dernière n'est qu'une objectivation de la créativité humaine dans des séries de choses différentes. (Engel'gardt 2005, p. 104)

4. Quatrième geste critique : révision de la typologie historique de la culture verbale. Tout en acceptant la théorie potebnienne du mot vivant, Engel'gardt assigne à celui-ci des fonctions plus étendues et plus variées que la connaissance, et leur succession incite à revoir la typologie historique de la culture verbale. Selon Potebnja, dit-il, l'évolution d'une langue se dirige inévitablement vers la réduction et l'oubli des formes internes, vers la transformation des mots-symboles vivants en mots-termes morts et univoques (si l'on se risque à forger cette opposition synthétique à partir des termes de deux oppositions d'Engel'gardt). Il est vrai que l'œuvre

entre la signification et la réalité. Le mot est pour elle un symbole, en ce sens que le son y désigne (symbolise) la signification, et non en ce que la signification désigne cognitivement la réalité» (Engel'gardt 2005, p. 106).

poétique subsiste même aux stades avancés de l'évolution, qu'elle ressuscite certaines formes internes et de cette manière contrarie la tendance générale, en produisant une croissance locale de l'information d'images sur un fond de croissance générale de l'entropie de notions. Mais son rôle, subordonné une fois pour toutes avec tout le langage aux objectifs cognitifs, ne peut être qu'auxiliaire : fournir aux hommes (du moins, à la majorité des individus, non habitués à la philosophie) la connaissance par images des choses trop difficiles pour qu'on puisse en rendre compte conceptuellement :

Ainsi, la poésie est une forme spéciale de connaissance de la réalité ; son existence tient à l'imperfection de la science [de la pensée notionnelle] et aux souffrances intellectuelles et morales de l'homme qui en découlent. La philosophie qui lui ressemble pourrait sans doute redresser cette situation pénible mais sa démarche pesante n'inspire guère de confiance et n'est accessible qu'à peu de gens. La majorité, étant donné la faiblesse de la science, est contrainte de chercher une consolation dans la poésie : celle-ci vaut comme un bouche-trou pour ainsi dire. Potebnja, avec une courageuse unilatéralité propre aux génies exceptionnels, est allé jusqu'au bout et n'a pas eu peur de tirer toutes les conclusions des propositions fondamentales dont certaines n'avaient pas été soumises à une vérification critique. (Engel'gardt 2005, p. 79)

Engel'gardt, lui, prend en considération la pensée non cognitive, esthétique, ludique et propose une conception plus complexe de la culture verbale, qui n'est pas statique et compensatoire («bouche-trou») mais dynamique et dialectique. Il s'appuie sur un fait historique évident : l'art poétique atteint sa perfection moins dans les sociétés primitives, incarnant une première phase d'évolution linguistique, que dans les sociétés avancées, qui ont déjà acquis un fonds important de mots terminologiques et non poétiques (prosaïques). En ce sens-là, la poésie ne précède pas la prose mais la suit, se constitue sur son fond :

La formation des mots-termes, et plus tard des notions, n'est dangereuse qu'à la pensée symbolique qui vaut comme connaissance, qui crée des formes mythologiques et naïvement religieuses de connaissance, mais non seulement elle n'est pas hostile aux formes esthétiques de pensée, elle contribue à leur consolidation. La floraison de la prose favorise celle de la poésie. (Engel'gardt 2005, p. 86)

Cette idée, Engel'gardt la déduit de la pensée même de Potebnja, en suivant sa logique psychologique. En effet, si l'on pousse cette logique jusqu'au bout il se trouve qu'à l'état primitif, manquant de mots terminologiques et de notions exactes, l'homme n'a simplement pas de réserve des forces de l'âme, nécessaire pour un jeu gratuit de mots ; toutes ses forces sont dépensées à l'appropriation urgente et cognitive des phénomènes extérieurs, qui l'entourent et lui sont potentiellement dangereux :

Un phénomène non identifié saute sur l'homme comme une bête sauvage ; pour le contempler tranquillement, il faut pour ainsi dire le mettre en cage, et c'est la connaissance qui fournit cette cage. C'est comme si elle mettait le phénomène à sa place, l'apprivoisait et assurait la possibilité de son usage esthétique. (Engel'gardt 2005, p. 97)

De même que l'acte de perception esthétique, le processus de création artistique dans leurs formes pures requièrent la mise en place préalable de mots-termes, qui libèrent le mot-signe de ses charges cognitives.

C'est en ce cas seulement que *la signification d'un mot-signe peut devenir l'image artistique d'une structure émotionnelle spécifique*, d'une part, et qu'un jeu libre de pensée peut apparaître, d'autre part. (Engel'gardt 2005, p. 98)

En poursuivant son travail spécificateur typique à la «théorie russe» des années 1920, Engel'gardt reproche à Potebnja de ne pas distinguer suffisamment, d'une part, la poésie moderne et autotélique, et, de l'autre, la quasi-poésie des mythes et religions anciens, qui est syncrétique et non détachée des tâches cognitives :

Ayant opposé sans grande peine la poésie à la science [comme des mots à forme interne sensible ou réduite], Potebnja s'est rendu par cela même très difficile l'opposition de la poésie au mythe [car d'un côté comme de l'autre la forme interne est là mais remplit des fonctions différentes]. (Engel'gardt 2005, p. 121)

Le système conceptuel et terminologique d'une langue, sa carcasse «morte» se révèlent être vitalement nécessaires pour libérer les mots-symboles (ou les mots-signes) des tâches pratiques et cognitives et pour les verser dans le jeu gratuit de l'art :

...les mots-signes et leurs systèmes complexes, formés initialement à des fins cognitives, ne disparaissent pas tout à fait ; ils demeurent dans la conscience, quoique leur valeur cognitive soit déjà sensiblement diminuée. La conscience garde à sa disposition comme un certain excédent de mots-signes [...] cette réserve de mots libérés de charges cognitives assure l'apparition dans la conscience d'une série d'actes mentaux à téléologie court-circuitée. (Engel'gardt 2005, p. 85)

Cette idée peut être rapprochée d'une observation de Claude Lévi-Strauss sur la pensée du shaman :

Empruntant le langage des linguistes, nous dirons que la pensée normale souffre toujours d'un déficit de signifié, tandis que la pensée dite pathologique (au moins dans certaines de ses manifestations) dispose d'une pléthore de signifiant. (Lévi-Strauss 1958, p. 200)

Cette pléthore de signifiant – ou, en termes de Potebnja, de formes internes, non utilisées à des fins cognitives – a lieu aussi dans l'art qui, à la différence du shamanisme, ne cherche pas en général à simuler un savoir ésotérique mais se présente comme un jeu valant par lui-même.

L'explication psychologique proposée par Engel'gardt de l'évolution verbale peut être mise également en parallèle avec une conception sémiotique de Iouri Lotman selon laquelle la prose littéraire comme un art verbal n'apparaît pas avant la poésie mais bien sur le fond d'elle, comme un degré supérieur de la convention (*La Structure du texte littéraire*, 1970, dans Lotman 1998, p. 101-111). Dans un cas comme dans l'autre, la genèse des formes de la culture verbale est modelée selon un schéma dialectique tripartite : «activité cognitive et quasi-artistique d'une langue à formes internes – activité non artistique et purement cognitive d'une langue terminologique (prosaïque) – activité purement artistique et non cognitive de la poésie moderne» ou bien «prose non-littéraire – poésie littéraire – prose littéraire». Les termes des deux schémas ne coïncident pas : selon Engel'gardt la poésie suit la prose dans l'évolution, et selon Lotman c'est l'inverse ; ce qui coïncide c'est la dialectique générale de la pensée évolutionniste. Lotman (et à plus forte raison Lévi-Strauss) ne pouvait guère connaître les ouvrages inédits d'Engel'gardt⁴ ; nous avons là une pure convergence des théories, basées sur des fondements différents mais se rapprochant par une vision dialectique de la culture et de ses formes. À la différence de Potebnja, qui partage l'idée d'un état primitif du langage progressivement détruit par la science⁵, Engel'gardt et Lotman construisent un modèle de progrès esthétique. Dans leur idée, la langue a une poéticité croissante, capable d'attirer dans son orbite non seulement des mots à images mais aussi des mots «prosaïques» sans images (il est vrai que ce n'est pas Engel'gardt qui avançait ce dernier point mais ses contemporains les formalistes, et après eux les structuralistes).

Engel'gardt développe et/ou dépasse la théorie philologique de Potebnja dans quelques autres sens encore. Il met en valeur par exemple l'importance de la *structure rythmique* d'un texte pour le caractère poétique de celui-ci ; or, le rythme aurait peu de rapport à la nature imagée d'un mot ou à sa fonction cognitive. Il s'arrête également sur la *perception* spécifique d'une œuvre d'art et esquisse une sorte de *Rezeptionsästhetik*

⁴ Il est vrai qu'un d'eux a été résumé par Victor Vinogradov dans son livre *De la théorie du discours littéraire* (Vinogradov 1971), mais ce dernier a paru déjà après la *Structure du texte littéraire* de Lotman.

⁵ C'est ainsi du moins qu'Engel'gardt lui-même envisage les idées de Potebnja : «La science progressera en enlevant pas à pas les domaines de la poésie, autrefois la reine souveraine de l'esprit humain. Et un temps doit venir inévitablement où le dernier mot-son aura été réduit et la poésie disparaîtra» (Engel'gardt 2005, p. 78). Serhij Vakulenko, que je remercie pour une discussion substantielle sur ce point, me note que Potebnja a lui-même violemment critiqué le mythe romantique «d'un passé poétique» (Potebnja 1976, p. 371). Il est vrai que cette critique est contenue dans ses fragments tardifs, publiés après sa mort sous le titre de *Notes sur la théorie de la langue et de la littérature* (1905), tandis qu'Engel'gardt s'appuie principalement sur son ouvrage *La pensée et le langage* (1862).

avant la lettre, du point de vue de laquelle les nouvelles lectures d'un texte s'y sédimentent comme des formes internes potebniennes, et forment son histoire créatrice :

Le lecteur non seulement «lit» l'auteur mais crée avec lui, en introduisant dans son œuvre des contenus toujours nouveaux. Et en ce sens on peut parler sans hésitation d'une «co-création» du lecteur avec l'auteur. D'où l'importance énorme de la critique, des propos critiques dans l'histoire littéraire. L'histoire de la critique n'est pas une histoire des évaluations innombrables, «des observations tristes de l'esprit et des notes affligées du cœur» [Pouchkine], elle n'est pas même une histoire des goûts du public. L'histoire de la critique est l'histoire même de l'œuvre, et elle doit viser celle-ci plutôt que la personne du critique ; c'est bien l'histoire de l'existence sociale d'un symbole, d'une structure symbolique en ses transformations innombrables sous l'influence d'une «co-création» lectorale. (Engel'gardt 2005, p. 115)

Ainsi, dans son analyse de Potebnja, de même que dans ses autres ouvrages théoriques, par exemple dans son livre sur le formalisme, Engel'gardt a donné des exemples d'une herméneutique exigeante et intelligente ; par ses gestes elle cherche à détecter chez les théoriciens du passé des possibilités de développement de leurs idées qui restaient peu ou pas du tout comprises par eux-mêmes. Cette relation aux grands prédécesseurs est celle d'un «bon disciple» :

Ainsi, la tâche d'étude du système de Potebnja ne se réduit pas à critiquer ses appréciations particulières, mais à tirer de son système un noyau central objectivement valable. Strictement parlant, c'est bien l'obligation d'un «bon disciple» qui ne doit pas vulgariser ni développer plus loin les idées du maître par lequel celui-ci a été attaché à son époque et à ses contemporains, mais approfondir et réinterpréter à nouveau son cycle central d'idées, en s'appuyant sur la nouvelle expérience et en assurant de cette manière la permanence de l'école. (Engel'gardt 2005, p. 80)

En la personne de Boris Engel'gardt, la science a perdu un penseur de première classe, dont les analyses critiques peuvent occuper une place unique dans la tradition de la philologie théorique russe, en reliant divers stades historiques de celle-ci : la philologie classique du XIX^{ème} siècle avec les méthodes formelles et structurales du XX^{ème}. Sa méthode de réflexion interdisciplinaire semble particulièrement actuelle : bénéficiant de connaissances fondamentales en philosophie et s'orientant professionnellement dans les théories philologiques, il prêtait une attention particulière aux frontières des champs et des discours conceptuels, aux problèmes de transfert et de réélaboration d'idées théoriques dans un champ disciplinaire «étranger». Tous ses quatre gestes critiques, examinés plus haut, tiennent précisément à une révision des frontières disciplinaires : préciser la place de Potebnja dans le champ méthodologique de la linguistique, séparer la philologie et l'esthétique de la psychologie, distinguer la problématique «psychologique» et «gnoséologique», définir et développer l'esthétique

potebnienne (y compris une esthétique de la réception). À la théorie génialement syncrétique de Potebnja, unissant des potentialités méthodologiques de différentes disciplines, il substitue la division de ces disciplines et leur interaction complexe et consciente, permettant de produire de nouveaux résultats analytiques. En ce sens, ses ouvrages anticipent des gestes intellectuelles de la «théorie» dans les humanités d'après-guerre, d'une réflexion théorique interdisciplinaire qui réinterprète ses propres limites et met en marche son propre processus de croissance d'idées.

© Serge Zenkine

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOLDYREV Aleksandr, 1998 : *Osadnaja zapis' : Blokadnyj dnevnik* [Notes du siège : journal du blocus], Sankt-Peterburg : Evropejskij dom.
- ENGEL'GARDT Boris, 1924 : *Aleksandr Nikolaevič Veselovskij*, Petrograd : Kolos.
- 1927 : *Formalnyj metod v istorii literatury* [La méthode formelle dans l'histoire de la littérature], Leningrad : Academia. Rééd. in : Engel'gardt, 1995.
- 1995 : *Izbrannye trudy* [Œuvres choisies], A.B. Muratov (éd), Sankt-Peterburg : Izdatel'stvo SPbGU
- 2005 : *Fenomenologija i teorija slovesnosti*, A.B. Muratov (éd.), Moskva : Novoe literaturnoe obozrenie.
- LEVI-STRAUSS Claude, 1958 : *Anthropologie structurale*, Paris : Plon.
- LOTMAN Jurij, 1998 : *Ob iskusstve* [A propos de l'art]. Saint-Pétersbourg : Iskusstvo-SPb.
- POTEBNJA Aleksandr, 1976 : *Estetika i poetika* [Esthétique et poétique]. Moskva : Iskusstvo.
- VINOGRADOV Viktor, 1971 : *O teorii xudožestvennoj reči* [Sur la théorie du langage littéraire], Moskva : Vysšaja škola.
- VOLOŠINOV Valentin, 1929 : *Marksizm i filosofija jazyka* [Marxisme et philosophie du langage]. Léningrad : Priboi.